

Articles

Essays

Intrusion dans la poussière sacrée

Le pourquoi des lettres de William Faulkner à ses parents

Ineke Bockting
Université d'Amsterdam

Le rapport de Faulkner à la correspondance est sans nul doute à multiples facettes. Après tout, Faulkner fut pendant presque trois ans (entre 1921 et 1924) receveur des postes à l'Université du Mississippi, Oxford. (On se rappellera que « Ole Miss », comme l'université est tendrement nommée, fut le point focal du Mouvement pour les droits civiques en 1962 – « the Battle of Oxford » – soit l'année même de la mort de Faulkner.)

Le bureau postal de « Ole Miss » n'était pas une simple salle du courrier, mais un « postoffice » officiel où chaque jour arrivait par le train, du Nord comme du Sud, le courrier que Faulkner devait trier : revues reçues en abonnement par la bibliothèque universitaire, courrier professionnel destiné aux enseignants, et aussi lettres personnelles adressées aux enseignants et aux étudiants. À l'évidence Faulkner était intéressé par ce courrier... mais peut-être plus par le courrier lui-même que par sa distribution. Il semble avoir pris plaisir à le garder par-devers lui, pour le lire et en disposer à sa guise. Il fut, comme le dit Tom McHaney, « a deliberately incompetent postmaster », tournant cette charge à la blague et au déguisement, et l'abandonnant finalement avant de pouvoir en être officiellement démis¹ – trop content, dit-il à l'époque, de ne plus devoir être

1. Tom McHaney, conférence à l'occasion de l'inauguration à Rennes, en octobre 1994, de la Fondation Faulkner.

« at the beck and call of every son of a bitch who's got two cents to buy a stamp » (Blotner 1984 : 118).

Que les anecdotes rapportées dans les biographies de Joseph Blotner, Stephen Oates, Frederick Karl et Joel Williamson ou dans celle consacrée par Susan Snell à Phil Stone soient ou non toutes exactes (et qu'elles le soient est peu probable), il n'en reste pas moins que le futur romancier trouvait là le contact avec de multiples types de lettres et l'occasion de multiples lectures. Et, de fait, cette période contribuera très largement à la formation de l'écrivain. Comme le dit encore McHaney, « it was the postoffice that was Faulkner's "Harvard," and thus it is no wonder that he was to refer to his self-created cosmos Yoknapatawpha as "a little postage-stamp" ». Ajoutons que les lettres jouent un rôle important dans toutes ses œuvres majeures. Ainsi, rien que dans *The Sound and the Fury*, James Watson a compté vingt-et-un textes de lettres ou télégrammes.

L'inverse n'est pas moins vrai. La superbe étude de Watson intitulée *William Faulkner: Letters and Fictions* (1987) établit parfaitement les liens qui unissent les lettres de fiction à celles que Faulkner écrivait « réellement » à la même époque, montrant avec finesse combien le moi est, dans les deux cas, une création de mots consciemment offerte à l'observation, à la réflexion et à la réaction d'autrui. Ainsi, tout naturellement, on trouve dans les lettres de Faulkner quelque chose de la paranoïa postmoderne de « l'écrivain » conscient, dès qu'il prend la plume, du regard du « lecteur » par-dessus son épaule. C'est en effet la conscience constante qu'a le destinataire du souffle du destinataire sur sa nuque qui cause cette sorte de paranoïa, dont l'effet, comme je compte le montrer, est particulièrement sensible dans le contexte de la culture sudiste – paranoïa qu'une quête ostentatoire de l'attention de l'autre enrichit de quelques traits hystériques facilement repérables. Comme de nombreuses lettres à sa mère l'indiquent clairement, Faulkner adorait, dans ses lettres comme dans sa vie, être un pôle d'agitation tout en jouant les indifférents.²

En tout cas, tel qu'on le retrouve à l'époque où la Modern Library publie *Sanctuary*, Faulkner a commencé à se concevoir, comme il l'écrit explicitement dans l'introduction, en termes de « printed object ». Aussi n'y

2. « Oh, yes, I have already stopped traffic in the streets, fame, in fact, has lighted early upon my furrowed brow. The other day I was crossing the busy corner in town, at my usual gait and failed to see the traffic cop turn his stop sign. I was thinking of something, at least I guess I was thinking, of something, anyhow; nevertheless I didn't hear his whistle at all. So I came to as a car fender brushed the skirts of my coat and another car appeared so close to me that I couldn't see my own feet, beside a trolley that stopped resting against my hat brim. Well, I was the center of excitement » (lettre à Mrs. W.C. Falkner, datée de New Haven, 25 octobre 1921; in Watson 1992: 152).

a-t-il peut-être même pas lieu d'être surpris quand il demande à Joan Williams, sa jeune maîtresse, d'adresser les lettres qu'elle lui destine à « Quentin Compson, Poste restante, Oxford, Mississippi »³, même si, paradoxalement, il s'expose par là incognito à de plus nombreux regards. On peut penser que le paradoxe ne lui échappa pas car il décida rapidement de remplacer Quentin Compson par un personnage moins connu, Alec Holston, de *Requiem for a Nun* (Blotner 1984 : 520).

Si les lettres de Faulkner, donc, témoignent d'une part d'osmose entre l'artiste et l'homme, les premières, celles qui précèdent son œuvre et qui sont en cause dans cet article, sont d'une grande importance dans l'étude du développement de sa personnalité d'écrivain. Ces lettres, rassemblées par Watson dans *Thinking of Home: William Faulkner's Letters to his Mother and Father, 1918-1925* et publiées pour la première fois en 1992, sont inspirées, selon Watson, par les absences loin de la maison familiale que Faulkner cherchait à combler. « They reach out across geographical distances », écrit-il, « to span separations between correspondents » (1992 : 12). Ainsi « I got to New Haven last night », écrit Faulkner à sa mère, poursuivant (mais, me semble-t-il, avec une ambiguïté caractéristique) : « I am to start work on the tenth and I think I shall like it here if it were not for wanting to come home and bother you to death and have you make tea for me and then decide not to drink it » (1992 : 75). C'est la fin de ses lettres qui semblent, sans relâche, franchir la distance entre lui et sa mère : « I'm terribly lonesome » (5 avril, 1918) ; « I love you more than all the world » (6 avril, 1918) ; « Momsey : I couldn't live here at all but for your letters. I love you darling » (24 avril, 1918). Ces lettres, suggère Watson, « assert relationships » (1992 : 13) en faisant se rejoindre destinataire et destinataire sur la page, par inscription de la signature et de la salutation – soit « Billy » d'une part, et de l'autre : « Dear Miss Lady / Dear Lady / Darling Momsey / Dear Mother / Mother darling » et de temps en temps « Dear Mother and Dad ». Et l'on peut donc observer, dans l'évolution de cette signature et de cette salutation, les modifications dans le temps de l'image de soi et de l'image de l'autre, et leurs corrélations (cf. Watson 1989 : 13).

Mais il est intéressant de noter, dans ce contexte, qu'après son engagement dans la Canadian Royal Air Force en 1918 sous le nom de « Faulkner », avec le « u » (lettre par laquelle on peut penser qu'il rétablissait le nom de ses ancêtres écossais), il commença aussi (bien que ce ne fût pas systématique) à ajouter « u » au nom de ses parents, les (re)créant

3. Collins, « Biographical Background », dans *Helen a Courtship*. (Quentin Compson est le protagoniste suicidaire de *The Sound and the Fury* et *Absalom, Absalom!*)

ainsi à son image.⁴ Le *fiat* de Faulkner passa si bien que des concitoyens d'Oxford reprochèrent plus tard, non pas à William l'introduction de ce « u », mais à son frère John son omission, allant jusqu'à trouver des raisons à cet acte imaginaire. John, selon eux, l'avait fait par dépit, son frère Bill lui refusant l'argent ou les recommandations nécessaires à la publication de son livre à lui, John. Quant au préposé local, il savait (ce qui s'appelle *savoir*) que John avait supprimé le « u » afin que son courrier ne se trouvât pas mélangé à celui d'un frère qui avait réussi mieux que lui (Nelson et Goforth 1977 : 38 et note).

Pour revenir aux premières lettres, si Faulkner s'y montre, selon Watson, « eager to tell his family about his adventures in the North » (1992 : 70), assurément ces « aventures » étaient souvent imaginaires, illustrant, par exemple, la carrière de pilote de guerre d'un Faulkner qui en fait ne quitta jamais le plancher des vaches. Il est vrai que Faulkner était bien décidé à voler. Le Faulknérien Donald Kartiganer a récemment expliqué comment, un stage d'initiation dans la Canadian Royal Air Force lui ayant une première fois été refusé, Faulkner aurait déclaré aux responsables qu'il était prêt à rejoindre les Nazis pour avoir une chance de voler – ajoutant qu'eux, au moins, ne seraient sans doute pas mécontents d'avoir un pilote de plus. Faulkner s'en vanta par la suite – et aurait même cherché à entrer en contact avec l'ambassade allemande, poussant ainsi le service du personnel à l'enrôler rapidement, car « obviously, they did not want me on the opposite team ».⁵

Que cette histoire extravagante soit vraie ou pas, il est peu probable que Faulkner ait jamais piloté un avion de chasse, même s'il prend la pose dans cette lettre à sa mère du 19 novembre, 1918 : « Gee, when I think about getting home and just doing absolutely nothing but sit, not [...] be called at some such hour as four A.M, made to stand shivering on an aerodrome, waiting for enough light to go up and freeze by. Flying is a great game, but I much prefer walking in the winter » (1992 : 132). Le 22 novembre, il ajoute : « I am certainly going to be glad to get home. This weather is awful. I came down the other day, so cold that I had to be lifted out of the machine, could hardly stand. It is Mississippi for me ! » (1992 : 133). Et finalement, le 28 novembre, il laisse entendre qu'il y aurait bien plus à raconter : « I have so much to tell, things that I was not allowed to write while the war was on, fact, we were not allowed to say any thing at all about flying » (1992 : 137).

4. Sur certaines enveloppes on peut voir clairement que Faulkner épelle le nom de sa mère *Falkner*, puis ajoute le *u*. On a même lieu de penser que sa mère lui a répondu en adressant l'enveloppe à *Faulkner* avec le *u* (Watson 1992: 34).

5. Donald Kartiganer, conférence à l'occasion de l'inauguration à Rennes, en octobre 1994, de la Fondation Faulkner.

N'est-on pas en droit ici de se demander quel est cet « I », ce « je » qui a tant à raconter ? Ne serait-ce pas déjà le personnage d'un roman à venir ? Car, pour ce qui est des faits, Faulkner n'avait pas terminé son entraînement au sol quand l'Armistice fut déclaré, et en janvier 1919 il était rayé du cadre des élèves officiers « in consequence of being Surplus to R.A.F. requirements » (Watson 1992 : 70). Pourtant, invité à répondre aux questions des étudiants de l'Université du Mississippi en 1947, il déclarait encore : « We didn't have any parachutes. We prayed that the plane wouldn't catch fire » (Meriwether and Millgate 1980 : 58). Et qui n'a pas entendu ces récits où Faulkner s'écrase sur un hangar, reste suspendu la tête en bas et est retrouvé dans cette position en train de prendre une gorgée de bourbon ; ou bien fait un atterrissage forcé derrière les lignes ennemies, reçoit une blessure à la tête qui nécessite la fixation d'une plaque d'argent et en garde un boitillement constatable plus tard dans les rues d'Oxford lorsque toutefois il n'oublie pas sa blessure imaginaire.

A la lumière de tout cela, dans quelle mesure peut-on continuer à dire que les lettres de Faulkner servent à combler une distance d'absence ? N'apparaît-il pas au contraire que Faulkner *provoqua* cette absence de chez lui sur une sorte de coup de tête dont le but inconscient était de se donner les moyens d'établir une correspondance ? N'apparaît-il pas, en d'autres termes, que sa correspondance a pour fonction de créer, plutôt que de combler, la distance ?

Créer la distance

Dans un livre récent, *L'équivoque épistolaire*, Vincent Kaufmann écrit, de façon assez provocante : « Si l'écrivain voulait communiquer, il n'écrirait pas » (1990 : 8). La lettre, argumente Kaufmann, lui donne l'occasion moins de communiquer que d'éviter le dialogue. Or, de fait, éviter le dialogue semble avoir été, chez Faulkner, comme une seconde nature.

« Contrary to what all the biographers say », écrivent Charles Nelson et David Goforth dans *Our Neighbor, William Faulkner* (1955), Faulkner « is not really indigenous to his location ». Se coupant presque complètement de tout rapport normal avec la ville, expliquent-ils, il lance des remarques qui sont là pour dire : « Mind your own business » et pour provoquer un « He sure is eccentric » (1977 : 8, 67). Ce qui frappe Nelson et Goforth, donc, c'est, là encore, le splendide isolement doublé du besoin de se faire remarquer. Une dame du Sud qui se plaignait à la mère de Faulkner de ce qu'il l'avait croisée dans la rue sans la saluer s'entendit répondre : « Dont worry about it Bessie. It dont mean nothing. He done that to me too ».⁶ Essentiellement admiratifs, Nelson et Goforth n'en sont pas

6. Ce souvenir personnel m'a été raconté par Mrs. Bessie Sumners, d'Oxford, Mississippi.

moins affectés par la paradoxale fin de non-recevoir qu'il leur opposait : Faulkner leur apparaissait comme « a self-chosen enigma without illumination » (1977 : 96) et, dans une lettre ouverte au romancier, ils écrivaient : « We think that your assumed eccentricity and your somewhat exaggerated desire for privacy have been shrewdly calculated » (1977 : 193).

Bien que la part de calcul dans l'attitude de Faulkner doive rester incertaine, le diagnostic de ses deux concitoyens correspond bien à ce que Kaufmann nous dit des lettres qui semblent « faciliter la communication et la proximité » et pourtant introduisent une distance, cette « distance grâce à laquelle le texte littéraire peut advenir ». Voilà pourquoi, poursuit Kaufmann, de nombreux écrivains entretiennent « des correspondances volumineuses, acharnées, s'efforçant inlassablement de convoquer autrui pour mieux le révoquer » (1990 : 4). Une correspondance volumineuse et acharnée – voilà exactement ce que Faulkner entreprit durant cette période qu'allait clore son retour à Oxford et l'adoption de l'attitude paradoxale qui devait tant irriter ses voisins. Maud Falkner avait toujours dit clairement qu'elle attendait de ses fils qu'ils lui écrivent chaque semaine quand ils n'étaient pas à la maison. Mais Faulkner réussit à pulvériser les attentes maternelles avec une moyenne d'une lettre tous les deux jours et demi. Telle fois où il avait laissé passer quatre jours, il lui écrit : « You must have thought I lost your address » et offre une excuse très élaborée : « I'm sorry I slipped up about writing. But when you spend most of your time writing words [...] writing letters is like the postman taking a long walk on his day off » (Watson 1992 : 26).

Faulkner maintint sa « correspondance acharnée » jusqu'à ce qu'il eût en mains le contrat de publication de son premier roman. Il avait réussi à « se créer » écrivain et était prêt à rentrer au pays. Comme il l'écrivit de Paris le 17 octobre 1925 :

I have just been thinking myself that I have been away from our blue hills and sage fields and things long enough. So I am making arrangements to come home. I will wait here for a short time because I am expecting to hear from the publisher, Mr. Liveright. But I'll be on my way soon. I have plenty of notes and data to last me a long time: all I need now is to settle down at home comfortable again and bang my typewriter. (Watson 1992 : 218)

La correspondance de Faulkner avec ses parents avait clairement été un moyen de se créer un espace chargé de « poussière sacrée » (pour reprendre l'expression de Nelson et Goforth, « Sacred Dust ») – poussière dans laquelle, après son voisinage et même sa famille, nous sommes, nous lecteurs, invités, ou plutôt poussés, à faire intrusion, sans les moyens d'y voir clair. Poudre aux yeux, projection d'un moi mythique, création d'un espace imaginaire personnel : ainsi ces lettres préparaient le terrain des

premiers romans, romans pourtant bien ancrés dans la réalité du Sud. Mais justement, c'est la situation spécifique de ce Sud au sein duquel Faulkner pouvait seul devenir écrivain, c'est le tabou féroce qui y étouffait toute velléité critique qui lui avaient inspiré, peut-on penser, cette mythomanaïque prise de distance.

Le contexte sudiste

Ce qui était né dans les tensions grandissantes d'avant la Guerre de Sécession n'avait fait que croître après la défaite et, durant la première décennie de ce siècle, le tabou qui s'était emparé du Sud rendait pratiquement impossible à des jeunes hommes comme Faulkner l'analyse critique de leur propre culture. Le sentiment général parmi les notables était que le Sud avait été humilié bien au-delà de ce que pouvait exiger la bonne conscience nordiste. Et ils étaient nombreux à penser que leur défaite avait été une défaite honorable, voire « a glorious undefeat » comme l'appelle Quentin Compson avec seulement une part de cynisme, car ils avaient combattu pour une juste cause, défendu les valeurs de la famille et de l'honneur chevaleresque, de la dignité et de la responsabilité contre les « barbarous Yankees » et leur suffisance, leur cupidité, leur total mépris des liens de la parenté et de l'amitié. Même ceux qui pensaient que l'esclavage avait été une erreur se reposaient encore sur la croyance que Dieu, en père aimant, était de leur côté. Comme l'instituteur le disait à ses petits élèves quand Faulkner était au cours préparatoire : « God could not let us win the war, because we were wrong. But he did give us the best soldiers »⁷ – presque comme si c'était Dieu, plutôt qu'eux-mêmes, qui se sentait fautif.

Comme John Egerton en a récemment développé l'idée dans *Speak Now Against the Day: the Generation before the Civil Rights Movement in the South*, les voix dissidentes « could barely be heard in the vast wilderness of social inertia » (1994 : 76). Si quelqu'un osait critiquer le moindre détail de la vie du Sud, cela était pris pour un refus global de tout ce que le Sud représentait et la chose était grave. Le journaliste et critique social W.J. Cash parle de « l'idéal cruel » du Sud – « the savage ideal », « that ideal whereunder dissent and variety are completely suppressed, and men become, in all their attitudes, professions and actions, virtual replicas of one another » (1969 : 93-94). En quelque domaine que ce fût, la tolérance avait été éradiquée, et même le plus léger désengagement pouvait être considéré comme haute trahison, « high and aggravated treason » (1969 : 139). Il fallait une qualité rare de courage ou de folie, écrit Egerton, « to speak and act against such overwhelming force » (1994 : 79). Et l'on se rappelle avec un frisson glacé que et Cash et Clarence Cason,

7. Cette anecdote m'a été racontée par Mrs. Bessie Sumners, d'Oxford, Mississippi.

journaliste sudiste comme lui, se suicidèrent, l'un peu avant, l'autre quelques mois après que parussent les deux livres où ils avaient « parlé du Sud » (*The Mind of the South* et *90° in the Shade* respectivement) – exactement comme Faulkner avait conduit son Quentin Compson au suicide dans *The Sound and the Fury* peu de temps après qu'il eut « parlé du Sud » (« told about the South ») dans *Absalom, Absalom !*

Faulkner, heureusement, n'eut pas à en venir à une autocensure aussi désespérée. Mais il mentionne le tabou, en 1955, dans une lettre au *Commercial Appeal* de Memphis. Il a alors près de soixante ans. Ayant pris franchement la parole dans ce journal pour dénoncer la poursuite de la ségrégation dans les écoles du Mississippi alors qu'elle avait été rendue illégale en 1954 par la décision « Brown vs Board of Education » de la Cour suprême, il avait reçu un nombre significatif de lettres de menaces, dans le journal aussi bien que par la poste, et toutes portaient salutation et signature, leurs auteurs ne craignant visiblement ni les représailles ni même la désapprobation collective. Il avait aussi reçu quatre lettres de soutien, mais aucune de celles-ci n'était signée. C'est à elles, et surtout au fait qu'elles n'étaient pas signées, que Faulkner réagit dans une lettre ouverte où il écrit :

And what a commentary that is on us; that in Mississippi, communal adult opinion can reach such emotional pitch that our young sons and daughters dare not, from probably a very justified fear, sign their names to an opinion adverse to it. (Nelson et Goforth 1977 : 52s. ; Meriwether 1967 : 219s.)

Le critique John Aldridge a écrit, dans *In Search of Heresy: American Literature in an Age of Conformity*, que dans le Sud « the sensitive child is faced early in life with a grim alternative; he must either live inside his imagination a great part of the time or else he must surely go mad » (1956 : 144). Ainsi, tandis que le Quentin Compson de Faulkner (celui auquel il demandait à sa maîtresse d'adresser ses lettres) est celui qui ne peut que devenir fou, devenir « an empty barracks filled with sonorous dead voices », « a ghost », un fantôme, même s'il est trop jeune pour le rôle (1987 : 9), à Faulkner reviendra de vivre dans son imagination une grande partie du temps. C'est une position qu'il se ménagea au fil des années avec l'aide de la « poussière sacrée » de ses diverses correspondances : elles établissent le moi imaginaire dans le contexte social afin que le moi dit « réel » puisse rester sur les marges.

Bibliographie

- Aldridge, John W. (1956). *In Search of Heresy : American Literature in an Age of Conformity*. New York : McGraw-Hill.
- Bockting, Ineke. (1995). *Character and Personality in the Novels of William Faulkner : A Study in Psychostylistics*. Lanham, MD : The University Press of America.
- Blotner, Joseph. (1984). *Faulkner: A Biography*. New York : Random ; première publication 1974.
- Cash, W.J. (1969). *The Mind of the South*. New York : Vintage ; première publication 1941.
- Cason, Clarence. (1983). *90° in the Shade*. Chapel Hill : The University of North Carolina Press ; première publication 1935.
- Egerton, John. (1994). *Speak Now Against the Day : The Generation before the Civil Rights Movement*. New York : Alfred A. Knopf.
- Faulkner, William. (1987). *Requiem for a Nun*. New York : Vintage ; première publication 1950.
- Faulkner, William. (1987). *Absalom, Absalom !* New York : Vintage ; première publication 1936.
- Faulkner, William. (1987). *The Sound and the Fury*. New York : Vintage ; première publication 1931.
- Karl, Frederick R. (1989). *William Faulkner, American Writer : A Biography*. New York : Weidenfeld & Nicolson.
- Kaufmann, Vincent. (1990). *L'Équivoque épistolaire*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Meriwether, James B. éd. (1967). *Essays, Speeches & Public Letters by William Faulkner*. Londres : Chatto & Windus.
- Meriwether, James B. et Michael Millgate, éd. (1980). *Lion in the Garden: Interviews with William Faulkner, 1926-1962*. Lincoln : The University of Nebraska Press.
- Nelson, Charles et David Goforth. (1977). *Our Neighbor, William Faulkner*. Chicago : Adams Press.
- Oates, Stephen B. (1987). *William Faulkner : The Man and the Artist*. New York : Harper & Row.
- Smith, Lillian. (1978). *Killers of the Dream*. New York : Norton ; première publication 1949.
- Snell, Susan. (1991). *Phil Stone of Oxford : A Vicarious Life*. Athens : The University of Georgia Press.

Watson, James G. (1992). *Thinking of Home : William Faulkner's Letters to his Mother and Father, 1918-1925*. New York : Norton.

Watson, James G. (1989). *William Faulkner : Letters and Fictions*. Austin : The University of Texas Press ; première publication 1987.

Williamson, Joel. (1993). *William Faulkner and Southern History*. New York et Oxford : Oxford University Press.